



Quelque part en Amérique
avec **Alain Beaulieu** Page F 3



Les **prix Nobel**: une analyse
des récompenses Page F 6

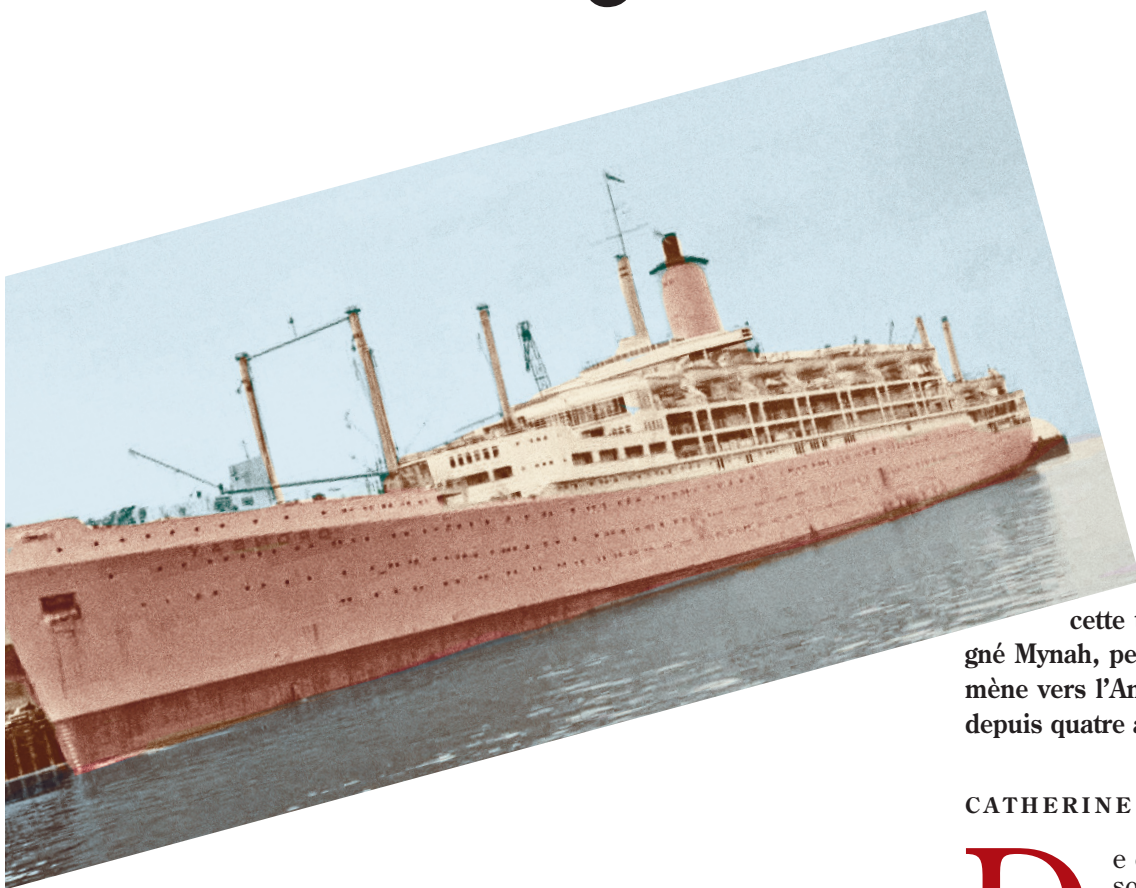
LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 8 ET DIMANCHE 9 SEPTEMBRE 2012

Les enfances réinventées de Michael Ondaatje



ILLUSTRATION TIFFET



La table des autres, c'est la pire table du restaurant sur un bateau de croisière. Celle qu'on souhaite, prestige oblige, ne pas se voir assigner, sise aussi loin que possible de la table du capitaine. Sur l'Oronsay, navire qui assure en 1954 la liaison Colombo-Londres, c'est à cette table, la 76, parmi les inclassables sociaux, que sera assigné Mynah, petit Cinghalais de onze ans, largué sur cette traversée qui le mène vers l'Angleterre et sa mère maintenant divorcée, qu'il n'a pas vue depuis quatre ans.

CATHERINE LALONDE

De ce côté-ci de l'autre solitude, on le connaît par le succès de son très beau roman *Le patient anglais*, prix Booker 1992, porté ensuite au grand écran par Anthony Minghella. C'est pourtant à la poésie que Michael Ondaatje, maintenant sis à Toronto, a aiguisé sa plume. Une douzaine de recueils forment la part ici moins connue d'une œuvre, où les romans comme *Le fantôme d'Anil*, Médicis étranger 2000, ou le récent *Divisadero* volent régulièrement la lumière.

« J'ai commencé comme poète, et c'est ainsi que j'ai découvert l'écriture, et comment écrire, a indiqué au *Devoir* l'auteur, avare d'entrevues, lors d'un échange de courriels. Je me suis intéressé quelques années plus tard à des formes longues. Alors j'ai écrit des suites poétiques, des séquences comme *Billy the Kid*, œuvres complètes (Points), et je pense que ça m'a mené au roman, à apprendre cet art de l'histoire plus longue, faite de fragments, comme le serait un collage, mais avec une ligne narrative plus stricte. »

Roman d'initiation, gros plan sur le moment même de l'immigration, critique de l'impact que peuvent avoir les décisions bancales des adultes sur les enfants, voilà *La table des autres*. Y perce, peut-être venu de la poésie, un sens du rythme et de la rupture qu'on sent

dans la traduction somme toute bien rendue de Michel Lederer, visiblement pensée pour le marché français, où quelques tournures accrochent le lecteur d'ici. S'y sent aussi une épaisseur dans les sentiments des personnages.

D'abord chez le narrateur, un Michael, tiens donc, comme l'auteur, dit Mynah pour les intimes, qui ne tardera pas sur ce navire à caracoler auprès de Ramadhin et Cassius, du même âge, aussi laissés à eux-mêmes. « Qui sait combien les enfants sauvages sont heureux ? dit Mynah. L'emprise de la famille s'évanouissait dès que je franchissais le seuil de la porte. Même si, entre nous, nous avions sans doute essayé de comprendre et de reconstituer le monde des adultes, nous demandant ce qui s'y passait et pourquoi. Mais le jour où nous avons grimpé la passerelle de l'Oronsay, nous nous sommes trouvés pour la première fois et par la force des choses en contact étroit avec ce monde-là. » Ce monde qu'on rencontre dans le regard du petit déraciné de onze ans, croisé à celui, mélancolique, de l'adulte qu'il sera devenu.

La croisière s'amuse

« Mes enfants se demandaient comment j'étais arrivé, enfant, du Sri Lanka à l'Angleterre, indique Ondaatje en entrevue. Quand je leur ai conté qu'on m'a mis sur un bateau, sans parents, sans adultes pour m'accompagner, ils ont été horrifiés. Nous sommes si prudents, si protecteurs de

nos jours. Ça m'a choqué aussi, à rebours, mais j'ai vu qu'il y avait sans doute là une histoire formidable, que j'arriverais peut-être à conter, en l'inventant, parce qu'en fait, je peux à peine me rappeler le périple. »

Ces enfants follets, qui, à trois, se répandent « partout comme des billes de mercure », font sur l'Oronsay les quatre cents coups, du plus innocent au plus pendable. « Chaque jour nous devions faire au moins une chose interdite. » Cachés dans les canots de sauvetage, ils espionnent les étrointes des adultes, volent le lait condensé du grand buffet, s'attachent sur le pont lors de l'alerte à la tempête pour recevoir l'orage en pleine poire, quitte à manquer en mourir. « Je suppose que les dangers dans lesquels se foutent ces garçons deviennent encore plus choquants parce qu'ils ne les craignent pas, précise Ondaatje. La critique qu'ils font des adultes est comique, mais comme lecteurs, nous la lisons différemment et en sortons un peu atterrés. Ils arrivent à échapper à tous les pouvoirs sur ce navire. »

Voyage, voyage

Les personnages secondaires tuent comme ils le peuvent les longues heures de la traversée, colorés jusqu'à devenir mythologiques dans les jeunes yeux de Mynah. Le richissime et très malade Sir Hector de Silva. Le prisonnier, qu'on ne sort qu'aux heures de la nuit. Emily le tyran de beauté. « Pour la première fois de notre vie, nous nous intéressons au sort des classes supérieures; et il nous devint petit à petit évident que M' Mazappa et ses légendes musicales, M' Fonseka et ses chansons des Açores, M' Daniels et ses plantes, eux qui avaient été jusque-là comme des dieux pour nous, n'étaient que des personnages mineurs, présents uniquement pour assister à la manière dont ceux qui détestaient le véritable pouvoir réussissent ou échouaient dans le monde. » Et encore, quelques pages plus loin. « C'est la petite leçon que j'ai apprise au cours de la traversée. Ce qui est

« Quand j'ai conté
à mes enfants qu'on
m'a mis sur un bateau,
sans parents,
sans adultes pour
m'accompagner,
ils ont été horrifiés »

VOIR PAGE F 2 : ENFANCES

EN APARTÉ

Voyage au bout de la vie



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

La nouvelle a fait cette semaine le tour du monde dans le temps de le dire: les pamphlets nau-séabonds de Céline seront ré-édités ces jours-ci au Québec par les Éditions Huit.

Philippe Régniez l'a appris en lisant *Le Devoir* en ligne. Un temps collaborateur du *Dauphiné libéré*, écrivain, Philippe Régniez est éditeur. Un éditeur français installé depuis un moment au Paraguay. Ce n'est déjà pas banal.

Il s'est empressé de m'écrire une lettre polie pour m'assurer que c'est plutôt lui, le premier à avoir publié une édition critique et non clandestine des pamphlets antisémites de Louis-Ferdinand Céline. Il a même édité, précise-t-il, une traduction anglaise de l'un de ces pamphlets. Une première, plaide-t-il.

Existe-t-il une course au mérite à qui réimprimera avant tout le monde le pire de l'œuvre par ailleurs génial de Céline?

Bon, un éditeur du Paraguay est le premier. Et puis quoi encore?

Et puis les éditions de ce monsieur, justement. Les éditions de la Reconquête. Jamais entendu parlé de cette maison avant.

Qu'est-ce qu'un éditeur de langue française peut bien bricoler au Paraguay, ce pays longtemps asile de vieux nazis? Comme on le sait, la sœur de Nietzsche et son mari virent là le lieu idéal pour fonder un monde plus conforme à leur idéal fasciste, une *Nueva Germania*, une «Nouvelle-Allemagne». Le macabre docteur Mengele y trouva plus tard refuge. Sous la longue dictature d'Alfredo Stroessner, on y accueillera encore toute une juteuse brochette de ce que la droite radicale aura compté de plus sanglant de par le monde.

Alors pourquoi le Paraguay, monsieur l'éditeur?

Longue histoire, m'a-t-il d'abord répondu, plutôt évasif. Une histoire pleine de méandres, a-t-il fini par lâcher. Celle d'un nationaliste radical doublé d'un catholique qui s'est emmêlé les pieds dans les fils tordus d'une histoire personnelle qui l'a finalement fait s'échouer outre-mer.

Au Paraguay, la législation s'avère, paraît-il, fort légère. Mais tout cela a peu à voir avec la réédition des pamphlets de Céline, me précise-t-il, avant d'ajouter finalement

un sibyllin «encore que».

En plus de t-shirts à l'effigie de Céline («pas plus un salaud que vous et moi» devant et la tête de l'écrivain derrière), les Éditions de la Reconquête vendent des «crucifix de style jésuite» et des «porte-bibles». Au catalogue, des textes de la vieille extrême droite française, des ouvrages plus littéraires aussi, de même que des livres religieux, dont sans doute de

Baldwin employait son temps à défaire des monuments du passé.

Il récupérait patiemment le bois de vieilles maisons.

fort passionnantes encycliques romaines. Tous sont proposés dans une facture très soignée et classique. Au passage, je note plusieurs titres de Charles Maurras, ce royaliste antisémite qui considérait le capitaine Dreyfus coupable «par sa race même» et qui vit plus tard, à l'ère du nazisme, l'arrivée du maréchal Pétain comme une «divine surprise».

On est ici en plein dans l'affirmation de la force, du pouvoir et des privilèges de ceux capables d'habiller de façon mensongère leur force brute sous le nom de «civilisation». Nous voilà chez ceux qui avan-

cent dans la peur de la décadence, dans l'idée de la race et du sang, jusqu'à faire bouche-rie même de leurs délires.

Et on s'étonne ensuite d'en voir soudain un débarquer un jour, mitraille au poing, couteau entre les dents, prêt à écrire avec son propre sang, dans l'odeur de la cordite, un chapitre inédit de cette littérature de la haine.

Des fous, des malades? Tous? Peut-être pas. Cet automne, même Anders Behring Breivik, l'assassin norvégien, voit sa prose macabre célébrée de façon inattendue par un écrivain français de grande valeur. Ri-

chard Millet lui accorde en effet un joli coup de brosse à re-luire. Lecteur au service des puissantes éditions Gallimard, amateur de belle musique, poète, essayiste, romancier, distingué ami de la belle société, Richard Millet est connu pour ses positions pour le moins conservatrices. Il est même venu plusieurs fois discourir au Québec, notamment à l'occasion du Marché de la poésie. Quelques-uns de ses textes mettent d'ailleurs en scène notre pays bordé de neiges. Millet ne cautionne pas le geste meurtrier de Breivik, dit-il, mais défend tout de même une partie

de son argumentation sur le sort de la civilisation... Ah! ce beau monde civilisé!

Baldwin et Baldwin

James Baldwin est sans conteste un des écrivains les plus formidables de sa génération. Un géant qui en appelle à la libération des damnés de la Terre. Mais ce n'est pas de ce Baldwin-là que je voudrais dire un mot aujourd'hui, mais plutôt de Michel Beaudoin. Michel Beaudoin dit Baldwin, un personnage passablement moins connu. Ce qui est dommage, d'ailleurs. Barbe longue, chapeau mou, Baldwin est l'homme aux yeux les plus brillants. Ses yeux disent déjà beaucoup de son intelligence du monde.

C'est un peu un roman qui meurt avec lui ces jours-ci. D'ailleurs, peut-être sera-t-il déjà mort au moment où ces lignes seront publiées. Un cancer fulgurant. Un cancer des poumons, celui d'un gros fumeur. Aucune chance, sinon celle de savoir mourir avec l'élégance de ceux qui ont la pleine et juste satisfaction d'avoir vécu. Ce n'est pas donné à tout le monde.

Ce Baldwin se retrouve dans les bouquins de Michel Vézina. Mais croyez bien que ce n'est pas parce que Vézina en a parlé dans un livre que j'affirme au sujet de Baldwin

que c'est un roman qui meurt. Il s'agit de bien autre chose. Mais comment dire?

Baldwin employait son temps à défaire des monuments du passé. Il récupérait patiemment le bois de vieilles maisons. Des planchers en pruche, des parquets en merisier, des madriers d'épinette, de la planche de pin... Il s'occupait aussi des vieilles granges, celles coiffées de pigeonniers où les toits de tôle recouvrent encore parfois des tuiles d'ardoise. Ses montages de bois, il les revendait ensuite tranquillement. Grâce à lui, les planchers de ma cuisine sont par exemple constitués de restes de ceux d'une maison centenaire disparue à jamais des Cantons de l'Est.

Il avait déjà évoqué devant moi l'âge de sa retraite en me montrant le bois de la grange d'Isidore Doyon. «Là, c'est ma retraite», me disait-il en me pointant du doigt de grosses poutres parfaites venues de cette ferme d'un ancien ministre.

A récolter ce que tout le monde laissait tomber pour mieux vivre dans leurs maisons préfabriquées, Baldwin était à la fois quelqu'un qui préservait le monde et qui en accélérât malgré lui l'inéluctable destruction.

Un personnage de roman, vous dis-je.

jfnadeau@ledevoir.com

La drogue comme muse

Regard sur des écrivains inspirés par les stupéfiants

Ils sont nombreux, les écrivains qui ont tâté de l'herbe ou des psychotropes, histoire de se doper l'inspiration, de la puiser aux limbes des états altérés. On nomme spontanément les auteurs du courant beatnik pushers officiels de la littérature. Mais bien avant, il faut pointer aussi Charles Baudelaire, Henri Michaux, Antonin Artaud, Jean Cocteau, entre autres, et, ici, les poètes de la contre-culture Denis Vanier et Josée Yvon. Parmi tant d'autres. Zoom sur l'écriture gelée.

CATHERINE LALONDE

«La drogue est une folie choisie», indique d'emblée Annie Monette, qui a choisi d'étudier à l'UQAM certains textes des auteurs de la drogue du XIXe siècle. «Ce qui m'intéresse, c'est d'explorer la littérature par ses marges et ses expériences marginales.»

Le stupéfiant, à sa façon, propose une expérience de la folie, de la déraison et de l'irrationnel. Avec possibilité d'en revenir. «Les créateurs, en particulier, semblent être attirés depuis longtemps par toutes sortes de substances et d'expériences limites. Ça va peut-être avec le fantasme romantique que l'inspiration pourrait venir de là, même si les résultats sont plus ou moins probants...» Car l'écriture de la drogue est plus souvent une réécriture, la résine originelle tirée des fumées étant souvent «illisible, incompréhensible, intéressante seulement du point de vue du chercheur. L'essentiel de ce travail d'écriture se fait après coup, avec les souvenirs et les notes... si les auteurs ont réussi à en prendre

quelques-unes. Alors ce peut être prolifique. Mais sur le moment, les auteurs semblent bien détachés de la volonté, de la tâche d'écrire. Et sur certaines drogues de synthèse plus puissantes, c'est carrément un défi de tenir un crayon...». L'écriture de la drogue est donc une revisite, a posteriori, de l'expérience. «Là, ça produit des textes inté-

Les écrivains se rendent compte rapidement que l'expérience de la drogue dépasse leur capacité langagière et d'écriture

ressants et puissants.» Parfois, l'auteur considère l'intoxication comme relevant d'une démarche spirituelle, «s'inspirant de William Blake, d'Emanuel Swedenborg, qui n'ont pourtant pas nécessairement pris de drogue, mais qui étaient de grands visionnaires. Dépendant des allégeances — doctrines chamaniques, orientales, indiennes, bouddhistes —, certains font un lien entre prise de drogue et ouverture de la voie des oracles.

Annie Monette s'est penchée tout particulièrement sur Thomas de Quincey, «considéré, avec *Confessions Of An English Opium Eater*, en 1822, comme le premier auteur de la drogue», Baudelaire, qui finira par dénoncer le haschich tout en restant accroché au laudanum, cette médicale teinture d'opium, Charles Duits et son penchant pour le peyotl, Henri Michaux, et ses expériences quasi scientifiques, et Aldous Huxley, qui, pour écrire *Les portes de la perception*, enregistre son trip et s'y fait poser des questions par des témoins.

Premier constat: la drogue, qu'ils consomment de l'opium, de la mescaline, du LSD ou du peyotl, ne semble pas influencer le contenu ou le style des auteurs. Pas de sous-genre littéraire typique de la fumée de haschisch, donc. Ce serait même plutôt l'inverse:

«On sait que la cocaïne a été très populaire dans les années 1920, mais on n'en trouve que des traces infimes dans la littérature. Ce qu'on constate, c'est que les écrivains se rendent compte rapidement que l'expérience de la drogue dépasse leur capacité langagière et d'écriture, précise Annie Monette, que les mots deviennent un peu plats et inefficaces quand vient le moment de mettre tout ça en texte. Je propose «réécriture» comme terme pour aborder les textes de la drogue, pour refaire en quelque sorte l'expérience, qui elle-même est au-delà du langage. C'est fort intéressant de voir comment ce langage, qui



DERRICK CEYRAC AGENCE FRANCE-PRESSE

L'écrivain américain William S. Burroughs

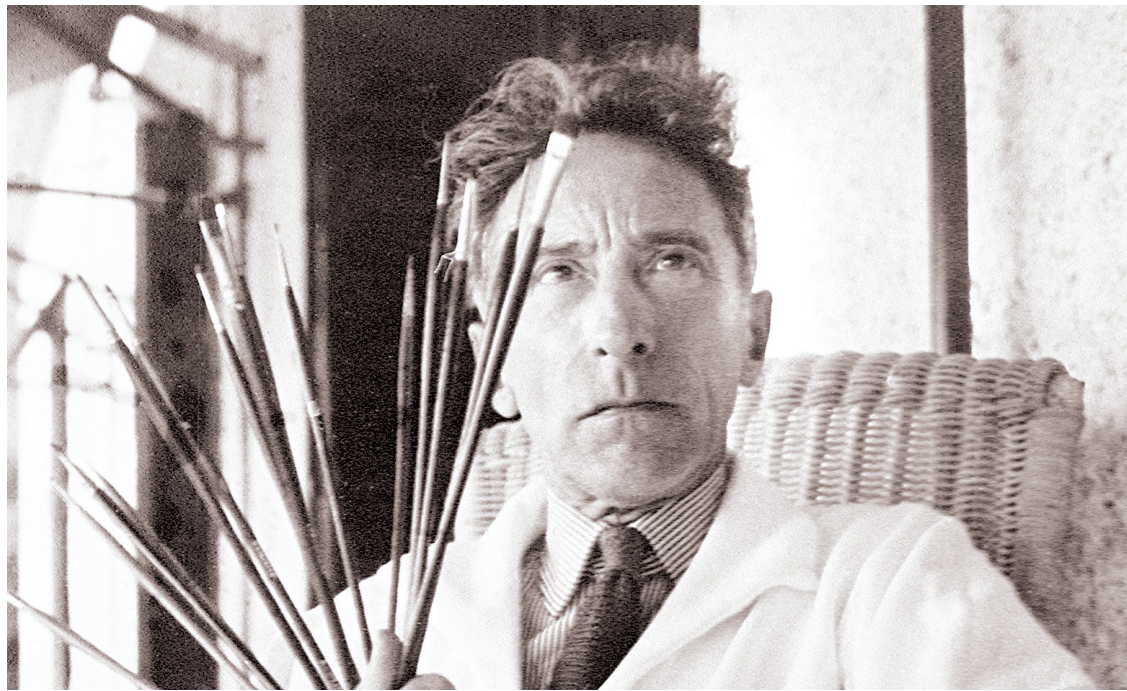
sert à décrire la réalité de tous les jours, peut décrire ces expériences. La même question est soulevée avec les auteurs mystiques.»

Dépendance avouée? Le champ d'études de la cher-

cheuse est loin d'être épuisé. «J'aime montrer comment des expériences humaines qui dépassent et transcendent le quotidien, l'ordinaire, le normal vont être vécues par un individu, et exprimé par l'écrivain.»

comment ils ramènent au langage des expériences extraordinaires. Les études sur la littérature de la drogue s'arrêtent dans les années 1970, on a donc l'impression que c'est mort avec le courant hippie, mais ça reste à vérifier...»

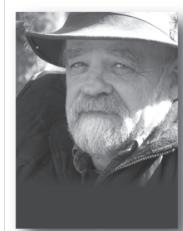
La beat generation semble le dernier relais des tripeux: Jack Kerouac, dont la plume s'est dégourdie à l'alcool et les amphétamines; William Burroughs, capable d'écrire sous héroïne; Allen Ginsberg, dont une partie de *Howl And Other Poems* a été pensée sous peyotl. «Je crois qu'il y a tout un corpus contemporain qui n'a pas été mis à jour, qui présenterait des apports à la drogue différents. Je n'ai qu'à penser aux *Nouvelles sous ecstasy (Folio)* de Frédéric Beigbeder ou à l'usage de la cocaïne et des médicaments dans certains romans de Bret Easton Ellis. «Il y a peut-être un glissement aussi qui s'est fait de la littérature vers la culture populaire, comme la musique.» De quoi se piquer encore de bien des proses sous influence.



AGENCE FRANCE-PRESSE ARCHIVES

Le poète français Jean Cocteau

Invitation de la librairie Paulines



Rencontre avec Serge Bouchard, anthropologue

Animateur de: *De remarquables oubliés* et *Les chemins de travers* à Radio-Canada.



Animation: Julie Caroline Fortin
Jeudi 13 septembre 19 h 30

Contribution suggérée: \$5
Réservation obligatoire



Beaucoup plus qu'une librairie!
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585



LITTÉRATURE

L'Amérique, pour le meilleur et pour le pire

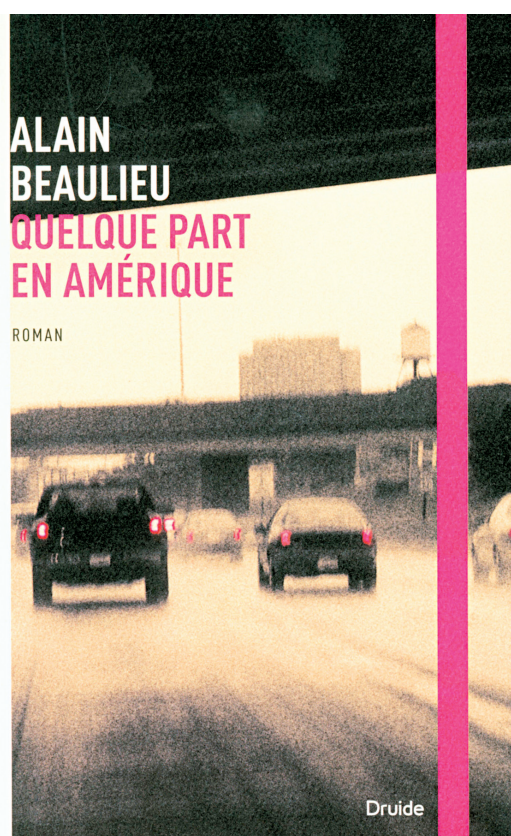


DANIELLE LAURIN

Ca tient à la fois du roman rocambolésque et du récit intimiste. Ça tient aussi du drame social, psychologique. Et même, jusqu'à un certain point, du polar dans ce qu'il a de plus terre à terre, avec disparitions et enquêtes policières.

C'est riche, coloré, émouvant. C'est farci d'imprévus. Et nourri de nuances. Avec une multiplication de points de vue. Qui nous font voir l'envers des choses, l'envers du décor. Qui nous amènent à sentir autrement ce qui se passe, ce qui s'est passé, selon qu'on se mette à la place de l'un ou l'autre personnage.

C'est l'un des premiers titres littéraires publiés par la toute nouvelle maison d'édition québécoise Gruide. Et, me semble-t-il, l'un des romans les plus aboutis de l'auteur, Alain Beaulieu. Qui a signé une dizaine d'ouvrages depuis *Fou-Bar* en 1997. Et qui s'est illustré entre autres avec *Le postier Passila*, finaliste aux prix du Gouverneur général l'an dernier.



C'est *Quelque part en Amérique*. Le titre est à prendre au pied de la lettre.

Quelque part, c'est-à-dire : sur une route, une autoroute, dans une gare, un restaurant, dans un chalet perdu au fond des bois, une majestueuse demeure en bordure de la forêt, au bord de la mer, dans une petite ville, au sud, au nord... Nous sommes quelque part, sans jamais que les lieux soient nommément identifiés.

Mais nous sommes en Amérique, aucun doute là-dessus. Cette Amérique raciste, corrompue, violente et parfois dévote, qui peine à tenir ses promesses d'avenir meilleur.

Le roman s'ouvre sur l'arrivée d'une femme noire et de son fils de cinq ans, venus du Belize. Ils débarquent, illégalement, dans une petite ville où la couleur de leur peau détonne. S'il n'y avait que ça. Ils sont pauvres, ils sont démunis. Ça se sent, ça se voit.

L'homme qui a organisé de loin leur voyage clandestin et que la femme n'a vu qu'en photo devait les attendre à la gare. Mais il n'est pas au rendez-vous. Heureusement, d'ailleurs.

On va comprendre assez vite que cet homme-là est un salaud, qu'il est à la tête d'un réseau de traite des femmes. Et qu'il sème la terreur dans la petite ville en question, où personne, pas même la police, ne lève le petit doigt pour le dénoncer. Il faut dire que certains en profitent par en dessous pour se graisser la patte.

Heureusement, la femme, Lonie, et son petit garçon, Ludo, vont tomber dans les mains d'un bon samaritain. Dont on va découvrir par la suite que la nature de son travail l'amène à avoir des problèmes de conscience, des remords : il n'en peut plus de voir disparaître des jeunes femmes naïves, innocentes, démunies, venues d'ailleurs avec leur rêve d'avenir meilleur.

Grâce à leur protecteur, la mère et l'enfant finiront, après quelques mésaventures, par se retrouver en lieu sûr. Il y aura des compromis à faire. Il faudra que Lonie accepte plus ou moins d'être traitée en esclave par un prédicateur tout-puissant qui voit Dieu partout et qu'elle s'acclimate au caractère imprévisible de sa femme dépressive, qui ne se remet pas de sa savoir infertile.

Il y aura ensuite une cavale haute en couleur et en rebondissements. Il y aura un désir de s'affranchir, mais pas nécessairement là où on l'attendait. Puis il y aura un drame terrible, imprévisible.

Fin de la première partie, de la première moitié du roman. Tout va aller beaucoup plus vite ensuite.

Jusque-là, et c'est déjà beaucoup, c'est l'histoire d'une immigrante illégale qui nous est racontée de l'intérieur. L'histoire d'une jeune mère qui a quitté sa vie de misère « dans une maison sans murs incapable de nous protéger du



CHRISTIAN DESMEULES

Alain Beaulieu a signé une dizaine d'ouvrages depuis *Fou-Bar* en 1997.

froid, de la chaleur, des moustiques et des voleurs», pour embrasser le rêve américain.

Déception, sentiment de trahison. Certes. L'Amérique n'est pas la terre promise, espérée. Mais la situation aurait pu être pire, bien pire encore, pour Lonie et son enfant, n'eût été le bon samaritain qui a croisé leur route, n'est-ce pas ?

C'est ce que se dit la mère : « Je savais maintenant que cet homme m'avait sauvé la vie et qu'il avait épargné à mon fils des souffrances que je ne pouvais pas imaginer. »

Jusque-là, outre quelques dialogues échangés, c'est par ses yeux à elle, Lonie, qu'on sent les choses, qu'on voit le monde. Qu'on découvre l'Amérique, quoi.

Puis, changement de narrateur. Saut dans le temps, aussi : on se retrouve 17 ans plus tard. Tout le reste du roman est consacré à cette période clé, aux conséquences malheureuses du drame terrible qui s'est produit à la fin de la première partie.

Difficile d'en dire plus là-dessus sans vendre la mèche. Disons simplement qu'il est encore une fois question de disparition. Et qu'autant la

personne disparue que la personne responsable du rapt auront voix au chapitre. Même chose pour les autres personnages concernés de près par cette histoire.

Tous ces morceaux de récits intimes aux textures différentes finissent par former une coup-tepointe collective qui se tient, qui nous captive. Chemin faisant, tandis que quêtes et enquêtes s'entremêlent, on n'est plus seulement dans le rêve brisé d'une immigrante illégale : on s'ouvre, on change de perspective, on touche à plusieurs dimensions de la condition humaine.

Chemin faisant, il y a l'amour. Et la trahison. De même que la fuite en avant. Il y a la maternité, et le désir d'enfant à tout prix. Il y a des couples mixtes, des enfants mulâtres. Il y a l'évolution des mentalités. Et l'espoir. Même quand le pire s'est produit.

Il y a la suite du monde, qui se joue, quelque part en Amérique.

QUELQUE PART EN AMÉRIQUE

Alain Beaulieu
Gruide
Montréal, 2012, 224 pages

ENFANCES

SUITE DE LA PAGE F 1

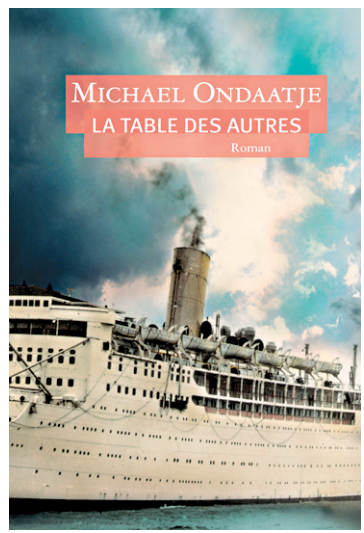
intéressant et important se déroule en secret, dans des endroits où ne réside pas de pouvoir.»

Ce n'est pas la première fois qu'Ondaatje retourne à l'enfance. Il y puisait déjà la matière de ses nouvelles en 1991. « *Même si on trouve dans Un air de famille plusieurs anecdotes, une grande part a été inventée, parfois simplement en collant ensemble des détails. Mais maintenant, c'est à cette version que je crois ! Même si je sais parfaitement qu'elle n'est pas vraie. Écrire la table des autres a tracé, d'une étrange manière, la route que j'ai prise de là-bas à ici, même si là encore cette histoire est inventée. Une histoire peut de cette manière changer votre vérité, mais aussi l'ancrer, lui donner un foyer. »* Le roman joue de cette confusion biographie-fiction, écrivain-narrateur. Et de l'envie du lecteur de reconnaître le témoignage, le vécu sous le récit. Quelle importance, puisque, lit-on, « il y a toujours une histoire, une histoire qui attend. Qui existe à peine. À laquelle

on ne s'attaque que peu à peu et qu'on nourrit. On découvre la carapace qui contiendra notre personnage et le mettra à l'épreuve. On trouve alors le chemin que sera sa vie » ?

Le Devoir

LA TABLE DES AUTRES
Michael Ondaatje, traduction de Michel Lederer
Boréal
Montréal, 2012, 264 pages



BOÉRAL

L'écrivain Michael Ondaatje

Olivieri
librairie - bistro

Olivieri

Au cœur de la société

Mercredi 12 septembre à 18 heures

Entrée libre

Réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

L'INSTANT DU DANGER
L'EXIL FORCÉ DES
DEMANDEURS D'ASILE

CAUSERIE à l'occasion de la parution aux éditions du passage du livre
L'INSTANT DU DANGER
de Michel Peterson avec des photographies de Charles-Henri Debeur.

Avec

MICHEL PETERSON
Clinicien auprès des demandeurs d'asile et des réfugiés qui ont été victimes de torture ou de violence organisée, Michel Peterson souhaite avec *L'Instant du danger* sensibiliser le public à la situation de ces milliers de personnes traumatisées qui vivent l'exil au quotidien.

CHARLES-HENRI DEBEUR
Photographe

JOËL DES ROSIERS
Psychiatre, poète et essayiste

GEORGES LEROUX
Helléniste et professeur émérite de philosophie à l'UQAM

PALMARÈS
Gaspard LE DEVOIR

Du 27 août au 2 septembre 2012

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)
Romans québécois		
1	Malphas • Tome 2 Torture, luxure et lecture Patrick Senécal/Allre	1/2
2	Mémoires d'un quartier • Tome 12 Adrien, la suite Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	2/2
3	Révélation brutale Louise Penny/Flammarion Oc	3/3
4	Les sœurs Beaudry • Tome 1 Éveline et Sarah Micheline Dalpé/Goélette	4/3
5	La chasse est ouverte Christine Brouillet/Courte échelle	5/12
6	Volte-face et malaises Rafaële Germain/Libre Expression	7/24
7	Malphas • Tome 1 Le cas des casiers camassiers Patrick Senécal/Allre	8/2
8	Le roman de Madeleine de Verchères • Tome 3... Rosette Laberge/Éditeurs réunis	-/1
9	Griffintown Marie Héléne Poitras/Alto	-/1
10	Lit double Janette Bertrand/Libre Expression	10/19

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)
Romans étrangers		
1	Les sœurs Andreas Eleanor Brown/Marabout	1/4
2	La sirène Camille Läckberg/Actes Sud	3/3
3	7 ans après... Guillaume Musso/XO	2/21
4	Les partenaies Gull Grisham/Robert Laffont	4/8
5	Les années perdues Mary Higgins Clark/Albin Michel	5/5
6	L'été de la deuxième chance Elin Hilderbrand/Lattès	6/10
7	Volte-face Michael Connelly/Calmann-Lévy	7/17
8	La piste du tigre James Patterson/Lattès	8/9
9	Dans le jardin de la bête Erik Larson/Cherche Midi	-/1
10	Les fleurs sanglantes Colleen McCullough/Archipel	9/2

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)
Essais québécois		
1	Carré rouge. Le ras-le-bol du Québec en 150 photos Jacques Nadeau Jacques Parizeau/Fides	1/2
2	Notre indépendance. 28 Québécois s'expriment Collectif/Alain Stanké	5/3
3	La juste part David Robichaud Patrick Turmel/Atelier 10	2/9
4	Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments Jean-François Lisée/Alain Stanké	3/9
5	C'était au temps des mammoth laineux Serge Bouchard/Boréal	7/30
6	Le mal du pays. Chroniques 2007-2012 Lise Payette/Lux	4/4
7	Le mirage François Legault Gilles Toupin/VLB	6/4
8	Liliane est au lycée. Est-il indispensable d'être cultivé? Normand Baillargeon/Flammarion	-/1
9	La cohabitation des générations Josée Garceau/La Presse	-/1
10	Claude Ryan. Un éditorialiste et le débat social Pierre Pagé/Fides	-/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)
Essais étrangers		
1	Le prix à payer. Comment le coût de chaque chose... Eduardo Porter/Transcontinental	-/1
2	Une histoire populaire de l'humanité Chris Harman/Boréal	-/1
3	Les lois fondamentales de la stupidité humaine Carlo M. Cipolla/PUF	1/3
4	La question du séparatisme. Le combat du Québec... Paul R. Krugman/Seuil	-/1
5	La pensée de Dieu Igor Bogdanov Grichka Bogdanov/Grasset	3/4
6	Pourquoi les crises reviennent toujours Paul R. Krugman/Seuil	4/2
7	Le sanglot de l'homme noir Alain Mabanckou/Fayard	-/1
8	Les Strauss-Kahn Raphaële Bacqué Ariane Chemin/Albin Michel	2/4
9	Destruction massive. Géopolitique de la faim Jean Ziegler/Seuil	-/1
10	Faut-il manger les animaux ? Jonathan Safran Foer/Points	6/2

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier du Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION

b
Bonheur d'occasion
Librairie

Mathieu Bertrand, Libraire
Membre de la Ligue internationale de la Librairie Ancienne (LILA)
514-914-2142

ACHETONS EN TOUT TEMPS :

Art québécois et international
Livres d'art et livres d'artiste :

- Bellefleur, Borduas, Ferron, Gagnon, Giguère, Lemieux, Riopelle...
- Éditions : Art Global, Corbeil, Erta, La Frégate, Michel Nantel...

Refus Global, le Vierge incendié
Reliures d'art

Fonds universitaires :

- Littérature, Philosophie, Sciences humaines
- Pléiade

Livres anciens avant 1800
Americana et Canadana
Expertise de documents et d'archives

4487, de la Roche, Montréal • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
bonheurdoccasion@bellnet.ca • www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdoccasion

LITTÉRATURE

ROMAN

Les larmes de l'enfance

SUZANNE GIGUÈRE

«*La neige tombait dru. Paulo jeta un dernier regard vers la route et en conclut avec tristesse qu'Henri, son papa, ne viendrait pas.*» En retournant aux sources de son enfance dans les années 1970, l'écrivain franco-québécois Stéphane Libertad trace le portrait de deux familles désaxées et excentriques du sud-ouest de la France. Il relate avec un humour caustique l'éternel thème de « famille je vous "hais-me" ».

À gauche, la famille petite-bourgeoise d'Henri; à droite, celle de Lise, ouvrière; et au milieu, le petit Paulo, partagé entre un père colérique et instable et une mère sans aucun sens maternel. À cet âge charnière entre l'enfance et l'âge adulte, Paulo est témoin de l'hystérie collective qui fait partie de son quotidien.

Le romancier met à nu, crescendo, les failles cachées et les travers des familles narcissiques dévorées par des histoires d'amour calamiteuses, des conflits passés et à venir, des silences. Il ne lâche pas ses personnages, tous aussi singuliers, rêveurs et affabulateurs, artistes ratés ou truands, pétris de doutes et d'angoisses, tiraillés entre leurs devoirs familiaux et leurs ressentiments.

Stéphane Libertad a l'art de mettre en scène le monde secret des enfants. L'évocation touchante du jeune Paulo, marqué par une enfance insolite et difficile, illustre avec justesse les blessures laissées ouvertes dans une famille éclatée, en partie colmatées par la présence aimante des grands-parents maternels. Le titre du roman, *La baleine de parapluie*, renvoie d'ailleurs à un souvenir de pêche de Paulo avec son grand-père.

Ce sont les détails qui font la force de ce roman. Lorsque Henri, au bout du week-end, ramène Paulo à sa mère, l'enfant regarde le paysage défiler: «*Hormis leur propre solitude, rien ne semblait les rapprocher.*» Le plus émouvant est peut-être la finale. Stéphane Libertad nous donne

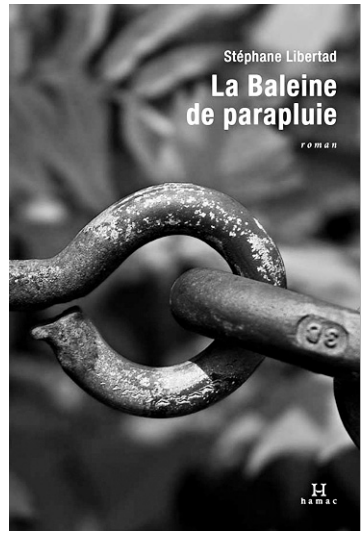
une vue de l'intérieur de ce que peuvent être la désorientation et la perte de tout ce qui fait une personnalité. Quand, à la veille de Noël, Paulo croise son père dans un magasin, celui-ci détourne le regard. Il semble effrayé. Le récit ne se retourne pas, les raisons d'espérer ne pointent pas, le romancier ne nous laisse pas beaucoup d'illusions sur le bonheur familial. «*Paulo prit conscience que les larmes de l'enfance étaient derrière lui et qu'il était devenu grand [...] la peur avait changé de camp.*»

Et si les enfants ne naissent que pour corriger les erreurs de leurs parents? La matière émotionnelle intime et profonde, voilà ce sur quoi se concentrent le travail et l'attention du romancier tout au long de sa fresque familiale haute en couleur.

Stéphane Libertad touche au cœur, tantôt par une simplicité d'écriture bouleversante, tantôt par la virtuosité de formules qui marquent les esprits. «*Edmond, le père de Lise, avait rencontré Jeanne sur un manège de chevaux de bois, lui avait payé un tour, puis ils avaient eu trois filles.*»

Collaborateur
Le Devoir

LA BALEINE DE PARAPLUIE

Stéphane Libertad
Septentrion, coll. «Hamac»
Sillery, 2012, 298 pages

RENTÉE LITTÉRAIRE

Encore des romans historiques

DANIELLE LAURIN

L'engouement pour les romans historiques ne se dément pas au Québec. À chaque rentrée, même phénomène: ils nous arrivent par dizaines. Et comme toujours, plusieurs séries se poursuivent.

Ces jours-ci, Marie-Claude Boily publie le deuxième tome de *Jours de tourmente* (VLB), qui se passe dans l'Ouest canadien à la fin du XIX^e siècle. Les prolifiques Michel Langlois et Juliette Thibault poursuivent aussi leurs sagas (Hurtubise).

Les années 1950 au Québec sont à l'honneur dans *Très chère mère* (Hurtubise), qui met en scène une jeune immigrante hongroise. L'auteure, Eva Borocz, née en Hongrie en 1938, a immigré au Québec en 1957.

Suivront en octobre, entre autres sagas historiques qui bénéficient d'une suite: *Fanette*, de Suzanne Aubry, qui en est à son cinquième tome, et *La Saline*, deuxième volet, de Louise Lacoursière (Libre Expression). Aussi: *Félicité*, de Jean-Pierre Charland, et *Les chro-*

niques de Chambly, de Louise Chevrier (Hurtubise).

En novembre, Anne-Marie Sicotte continue d'explorer l'histoire du Bas-Canada et des Patriotes avec le deuxième tome du *Pays insoumis: Rue du sang* (VLB). Chez Hurtubise, on poursuit la publication des romans posthumes de Michel David avec le tome IV d'*Au bord de la rivière: Constant*. Et puis on lance *D'or et de poussière*, de Camille Bouchard, qui se passe au XVI^e siècle, avec à l'avant-plan l'exploration des États du Sud-Ouest américain par les conquérants espagnols.

Enfin, au Boréal, le romancier, essayiste et traducteur Daniel Poliquin, auteur de *L'écureuil noir* et de *La kermesse*, fait paraître un roman dit «*en trois époques*», qui promet de nous faire voir l'Ontario francophone autrement. Ça commence au tournant du XX^e siècle, ça se poursuit au début des années 1960, et ça se termine de nos jours. C'est *L'historien de rien*.

Collaboratrice
Le Devoir

GILA SPERER

Le romancier, essayiste et traducteur Daniel Poliquin

Les perpétuels étrangers

NAÏM KATTAN

Romancière et nouvelliste remarquable, Cynthia Ozick a décrit dans ses livres le destin complexe et difficile des Juifs américains et des survivants de la Shoah. Dans son dernier roman, *Corps étrangers*, elle analyse le déracinement de l'immigrant en Amérique comme en Europe.

Marvin Nachtigall est le fils d'un immigrant juif qui gagne très sobrement sa vie dans une quincaillerie qu'il dirige avec sa femme à New York. Dans l'attente des clients, il passe des heures à lire des romans populaires. Grâce à des bourses et surtout à son acharnement, le jeune homme fait de brillantes études qu'il met en pratique pour amasser des millions. Il s'installe en Californie,

épouse Margaret, qui appartient à une famille de notables protestants, et espère que son fils Julian et sa fille Iris suivront son exemple. Sa sœur Doris est institutrice. Son mariage avec Leo, qui croit être un grand compositeur, ne dure pas longtemps. Elle croit en son destin, même si la musique lui est fermée.

Le monde de tous ces personnages est fragile, branlant et tous connaissent des échecs, des chutes profondes. Julian, ne supportant pas l'autorité aveugle de son père, se rend à Paris, se croit poète et gagne sa subsistance comme serveur. Il épouse Lili, une rescapée de la guerre. Elle est juive mais ne le dit pas. Iris, sa sœur, part à sa recherche. Elle décide elle-même d'échapper au père. Elle devient la compagne d'un escroc américain bien plus âgé, qui se prétend

médecin, et devient son assistante dans sa fausse clinique. Supportant mal l'oppression de son mari, Margaret délire, est internée et finit par mourir écrasée par une voiture.

Le Paris que décrit Ozick est insupportable. Ainsi le retour des enfants des déracinés à la vieille civilisation leur révèle qu'ils sont et demeurent des corps étrangers. Leo, le mari de Doris, obtient la célébrité et la richesse comme compositeur de musique de films. Le rêve américain ne fonctionne pour personne et Paris n'est point à la hauteur de sa légende. La forteresse matérielle de Marvin s'écroule. Sa fille choisit la solitude et rentre en Californie pour accompagner celle de son père. Julian et Lili choisissent de vivre au Texas, étrangers dans une terre étrangère. Leo compose fina-

lement une symphonie qu'il envoie à Doris, qui ne peut ni la déchiffrer ni l'écouter. Son rêve est intact, dans une ultime illusion.

Le roman de Cynthia Ozick se déroule à un rythme hâletant, empoignant le lecteur qui se demande où conduit cette fermeture hautement pessimiste de l'Amérique et de l'Europe. La seule lueur serait sans doute de l'exposer, de la décrire dans une œuvre d'art, fût-elle en partie rêvée.

Collaborateur
Le Devoir

CORPS ÉTRANGERS

Cynthia Ozick
traduit de l'anglais par Agnès Desarthe
Éditions de l'Olivier
Paris, 2012, 306 pages

POÉSIE

Le monde va mal

HUGUES CORRIVEAU

Déjà fort d'une œuvre importante, Christian Saint-Germain vient pour la première fois, dans son *Tomahawk*, à la poésie, avec des proses d'une grande densité, foisonnantes, en des paragraphes chargés d'affects et de tourments. L'œil affronte les affres nébuleuses des vents contraires, cherche des pistes inscrites dans l'éphémère «*feu de joie incendie verticale oriflamme du soir battant au grand vent attraction pure des âmes.*»

Car il arrive parfois que la paix survienne. La vigilance seule est garante de sa perception fragile.

Il le faut à cet «*homme qui vieillit dans la vulgarité silencieuse de son corps au milieu des familles mortes.*» Mais

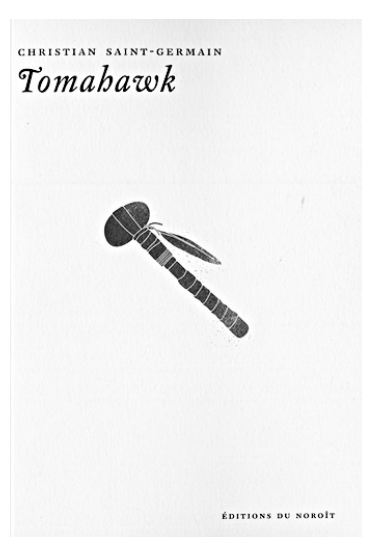
pour l'heure, la fille du poète existe comme un phare, amarré qu'il est dans l'amour admiratif qu'il lui porte, sa «*fille seule fusée éclairante décoction granulaire de soi onde détachée du premier cercle aube désamarrée s'étalant jusqu'à la ténèbre des adieux.*» Elle est une lumière dans l'infini désastre. Ce dernier s'acharnant à contrecarrer les éphémères échappées de tendresse. Le poète se laisse porter par un tourbillon étourdissant, rappelant l'écriture automatique, mais contrôlée, dirait-on, travaillant, d'image en image, les flux et reflux du tendre et du coriace. Sitôt venue la tranquille liberté d'être, au moment où il avoue: «*je sommeille dans le lit nouveau des rivières prospecteur d'aube étalant dans ma paume les cris-*

taux du temps dissolution muette d'étoiles», vient alors le contrepied du «*désenchantement chimique tristesse des jours irréalité horreur du moment présent.*»

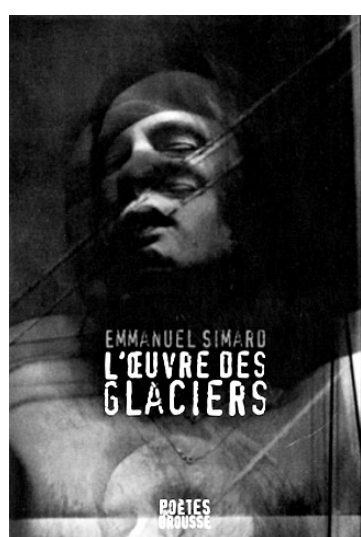
Mélangeant visions sociales, politiques ou humanitaires, aux contraintes impératives de la vie quotidienne, tout autant matérielles qu'affectives, le poète donne à lire la cartographie émotive d'un homme d'aujourd'hui ballotté, floué par les aléas d'un devenir précaire. Ce recueil est porté par une très grande tension, réussissant, dans le cumul des joies et des colères, à nous rejoindre au cœur même de notre conscience contemporaine.

«Machette à laver»

Plus économe, Emmanuel Simard donne à lire une «*grenade orale*», qui explose et creuse un désarroi permanent. Poésie de la constatation, poésie qui cherche le peu de mots capables de percer le mystère de l'autre et de soi. *L'œuvre des glaciers* confronte le poète et une cer-



taine Mathilde, ou une certaine Anna, en opposant leur manière de survivre. Voici parfois une sorte de *road poetry* qui nous propulse sur des routes, des dérives... Voici aussi un recueil du geste lent des jours qui passent. Les images y jouent souvent dans l'incongru d'une façon appuyée, propre dirait-on aux auteurs chez Poète de brousse, comme s'il fallait toujours qu'un engage-



ment dans l'hétéroclite, dans l'à-côté du réel, propulse la poésie qu'on y lit. Ce recueil se démarque pourtant par la force impérative de certains éclats. «*Le ciel est une décision amère*», y lit-on, étonné. Mais, tout aussi belle que soit l'image de cette strophe: «*Je nie l'arbalète vers l'estomac/bien que le sang soit déjà sec*», on ne peut s'empêcher d'en questionner l'urgence. Tout comme ce passage cu-

rieux: «*J'assiste aux revirements des boulevards/de la fonte des planchers que je buvais sec.*» Quoi qu'il en soit, il y est question d'un être déchiqueté, désemparé, morcelé par les expédients de la vie ordinaire. Entre clarté et noirceur, voilà un poète happé par «*un singulier besoin de labyrinthes.*»

Le fracas, les tranchants, les cassures et les colères sont des lames de fond qui soutiennent ces deux premiers recueils. Toutes forces de révolte ou de démission conviées, les poètes hurlent contre les agressions multiples qui embêtent la vie, qui déconstruisent les possibles.

Collaborateur
Le Devoir

TOMAHAWK

Christian Saint-Germain
Montréal, Éditions du Noroît,
2012, 110 pages

L'ŒUVRE DES GLACIERS

Emmanuel Simard
Montréal, Poètes de brousse,
2012, 56 pages

Valérie Harvey

Déjà en librairie

LE PARI IMPOSSIBLE DES JAPONAISES

Enquête sur le désir d'enfant au Japon

SEPTENTRION, Q.C. CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Conseil des Arts du Québec

la grosse femme d'à côté est partie

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST

MONT-ROYAL

514-523-6389

Garder Jeanne de France à la maison

La Bibliothèque nationale de France (BNF) entame le dernier sprint d'une course aux bidons qui lui permettrait d'acquiescer le livre d'heures de Jeanne de France. La BNF possède déjà une douzaine de manuscrits ayant appartenu à cette fille de Louis XI, presque reine puisque mariée à douze ans à Louis d'Orléans, qui fera pourtant annuler ce mariage dès son

ascension au trône en 1498. Le livre est classé trésor national pour ses 336 feuillets, calligraphiés, enluminés, illustrés par le Maître de Guillaume Jouvenel des Ursins, et terminé en 1452. Il coûte 1 million d'euros. Il manque à la bibliothèque 250 000 euros afin que le compte soit bon, montant qu'elle doit amasser d'ici le 31 décembre, sans quoi le propriétaire actuel pourra le vendre à l'étranger. La BNF a donc lancé un appel aux mécènes et philanthropes.

Le Devoir

LIVRES

LITTÉRATURE DE VOYAGE

Montages russes

Colin Thubron, Jacek Hugo-Bader et Frédérick Lavoie bricolent leurs souvenirs de voyage au pays des ex-Soviets

CHRISTIAN DESMEULES

À cheval sur deux continents, l'espace de la Russie, le plus grand pays du monde, s'étire sur 9000 kilomètres d'ouest en est. Le temps aussi s'y dilate : neuf fuseaux horaires séparent aujourd'hui l'enclave occidentale de Kaliningrad de la péninsule de Kamtchatka. Malgré ces dimensions démesurées, l'histoire récente a imprimé fortement sa marque. Et si d'évidentes et heureuses différences subsistent encore, ici et là, une forte homogénéité « culturelle » ne manque pas de sauter aux yeux.

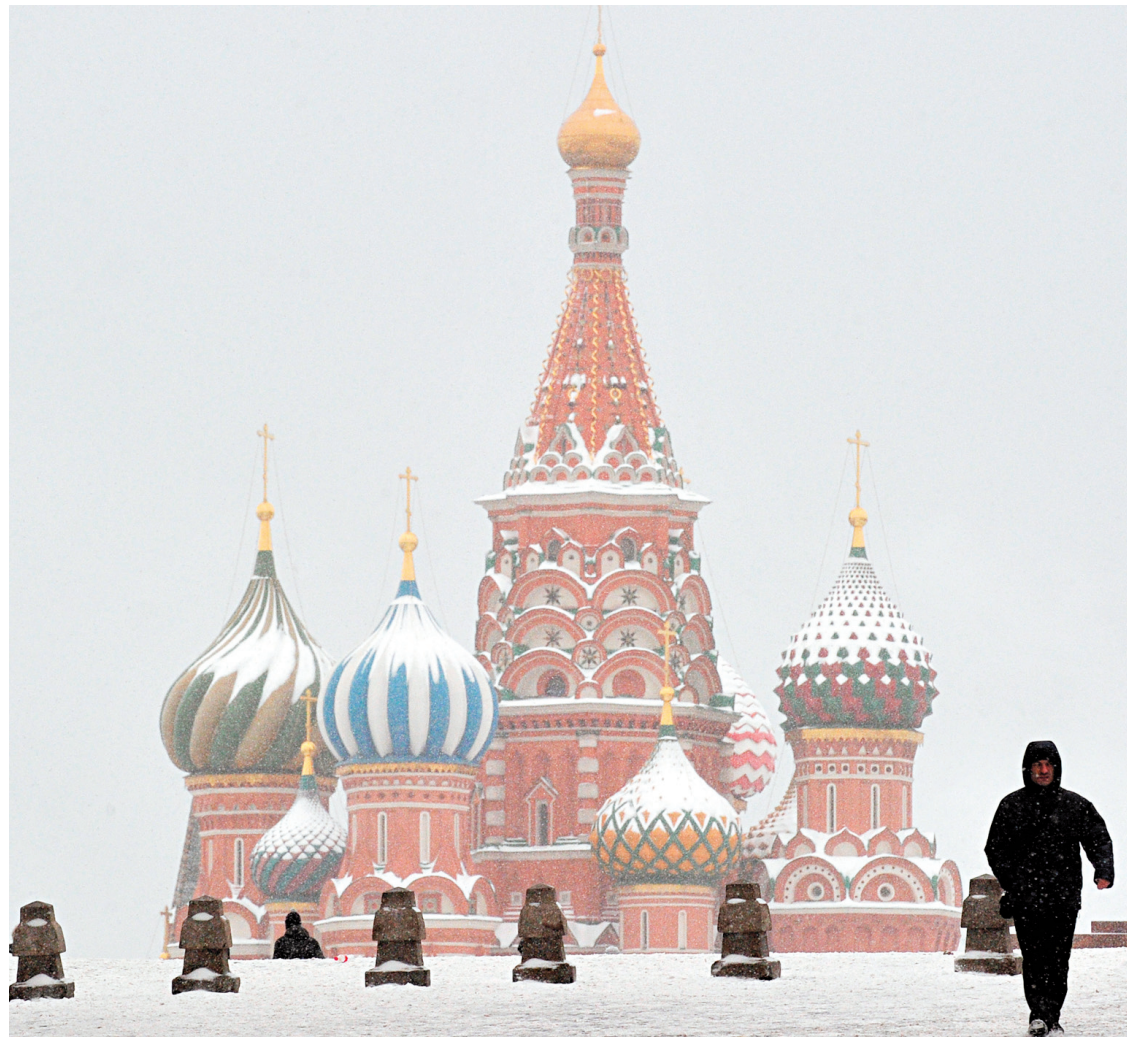
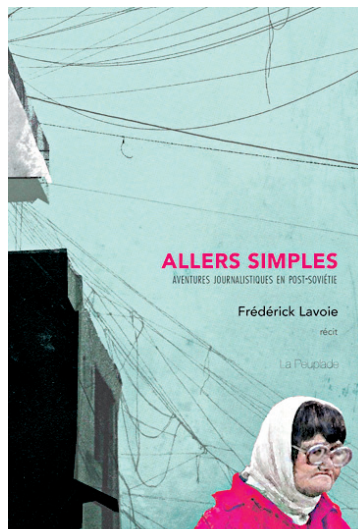
Pour Frédérick Lavoie, journaliste indépendant basé à Moscou, d'où il collabore régulièrement à *La Presse* et à Radio-Canada, cette identité transcende même les frontières actuelles de la Russie : « Les pays de Post-Soviétie sont notamment unis par une lingua franca (le russe), une tendance politique dominante (l'autoritarisme) et des problèmes socio-économiques communs (lourde bureaucratie, corruption endémique, forte économie informelle). »

Deux décennies après l'effondrement de l'Union soviétique, les portraits sombres de l'ancien empire en lambeaux — la Russie et quelques républiques vite redevenues des satellites — semblent plus que jamais avoir la cote.

Allers simples. Aventures journalistiques en Post-Soviétie existe d'abord, nous dit le journaliste originaire de Chicoutimi, pour donner une cohérence à la « suite chaotique d'aventures » qu'il a vécues depuis son baptême de feu : un séjour de deux semaines dans une prison de Minsk, en Biélorussie, après les élections controversées de 2008 qu'il avait choisis de couvrir sans accréditation officielle.

La caucasité aiguë

Effet secondaire de sa philosophie du voyage, la « caucasité aiguë », nous raconte Frédérick Lavoie, est un mal étrange qui le pousse à surmonter chaque fois sa peur et son dégoût des voyages pour sauter dans le premier avion en direction du Sud ou de l'Asie centrale sans prendre de billet de retour. Le jeu en vaut souvent la chandelle : une incursion dans la jeune Abkhazie, un décryptage des enjeux sur le terrain en Ossétie du Sud, un coup d'œil sur l'islamisation de la Tchétchénie, des rencontres avec des néonazis de Vladivostok ou des victimes d'essais nucléaires soviétiques dans l'est du Kazakhstan.



YURI KADOBNOV AGENCE FRANCE-PRESSE
Assumant le rôle de grand témoin plus que celui de touriste, Lavoie revisite ses carnets de notes et ses anciens reportages à Moscou et autres villes russes pour nous donner à voir et à comprendre.

Beaucoup de « fausses démocraties » et de frontières traversées à la va-comme-je-te-pousse. C'est-à-dire sans visa. Un plaidoyer pour le journalisme. Autant de tentatives pour saisir les mécanismes de la violence collective (et de la corruption) qui affectent durablement cet espace géographique et culturel.

Avec sobriété, assumant sans jamais fléchir le rôle de grand témoin plus que celui du touriste, Lavoie revisite dans *Allers simples* ses carnets de notes et ses anciens reportages pour nous donner à voir et à comprendre. Un récit parfois minutieux de certains événements qui ont marqué cette région du monde depuis quatre ou cinq ans (interventions militaires, conflits ethniques), rythme de rencontres et de tentatives de comprendre et d'expliquer aux profanes ce qui se cache derrière les apparences.

« La Russie, écrit-il, est une tragédie millénaire qui s'entretient elle-même par son orgueil mal placé, son intransigeance et les passions qui en découlent. » Mais qui dit orgueil, passion et jusqu'au-boutisme dit aussi parfois surprise, générosité, exubérance et personnages hauts en couleur. C'est l'autre côté d'une médaille que le voyage hors des sentiers battus permet d'apercevoir.

De Moscou à Vladivostok

Parti de Moscou en plein hiver en 2007, tout seul au volant d'un UAZ d'occasion modifié pour lui permettre d'affronter le froid sibérien, le journaliste polonais Jacek Hugo-Bader roulera 7000 kilomètres en zigzags. Pauvreté, misère morale, corruption endémique, violence : la Russie d'aujourd'hui, derrière le vernis de plus en plus « civilisé » des grandes villes, charrie son lot de laissés-pour-compte sur lesquels l'auteur a surtout choisi de porter son attention.

Dans un curieux *Reportage du XXI^e siècle* futuroscope, deux journalistes de la *Pravda* imaginaient en 1957 comment pourrait être le monde en 2007 : maîtrise du cancer, absence de pollution, communications instantanées, prospérité soviétique. Avec ce livre sous le bras, qui sert de fil à son récit, Hugo-Bader a décidé de s'offrir pour ses cinquante ans un voyage de Moscou à Vladivostok.

La fièvre blanche. De Moscou à Vladivostok nous présente, bien entendu, un portrait moins idyllique de la réalité. L'auteur donne un coup de volant vers les chemins moins fréquentés, pour les freaks, les chamans, les néonazis, les séropositifs, les alcooliques finis et les minorités ethniques en voie d'extinction décimées par le suicide et l'alcool.

Une plongée fascinante dans le gris. Un livre dont l'actualité n'est peut-être pas aussi brûlante que le précédent, mais qui répond à d'autres exigences. Des reportages offerts en prime, si on veut, à la suite de ce récit de voyage remontant pour leur part à 2005 ou 2001 et nous entraînent sur les rives du lac Baïkal, en Ukraine, en Moldavie ou en Transnistrie.

Thubron dans l'ailleurs de la Russie

Si Colin Thubron a parfois lui aussi été journaliste, il est sans conteste le plus écrivain des trois. Non seulement parce qu'il est aussi romancier, mais parce que chacune de ses phrases l'atteste.

Plus de quinze ans après avoir parcouru l'Union soviétique en solitaire au volant de sa Morris au début des années 1980 (*Les Russes*, 1991), Thubron, qui se débrouille en russe, s'enfonce vers l'Est à la recherche d'un surplus d'âme et des grands espaces. *En Sibérie*, qu'on réédite en poche, témoigne de ce péri-

ple fait en 1998 et de sa quête de transcendance chez les peuples du nord. « Incapable d'imaginer une Russie sans destinée, nous raconte-t-il, j'étais à la recherche de symptômes d'une nouvelle foi, d'une identité neuve. »

Impossible de ne pas être renversé, déjà à cette époque, par le retour du refoulé : la religion. Le pays entier, observe le Britannique né à Londres en 1939, semble revenir d'instinct et sans douleur à son ancienne nature. Le passé athée de la Russie ? Rien de plus « qu'un jour gris dans un long été orthodoxe ».

En train, en autocar, en bateau ou à pied, à Iekaterinbourg, Omsk, Novossibirsk ou Magadan, Thubron se lance sur la piste des anciens goulags, des fantômes soviétiques, des chamans, mystiques ou pêcheurs.

Un voyage plein de rencontres fortes « dans l'ailleurs de la Russie », là où les gens n'avaient pas encore succombé, comme à Moscou, à « la contagion de l'Ouest ». Où le temps décrit des cercles.

Collaborateur
Le Devoir

ALLERS SIMPLES. AVENTURES JOURNALISTIQUES EN POST-SOVIÉTIE

Frédérick Lavoie
La Peuplade
Chicoutimi, 2012, 384 pages

LA FIÈVRE BLANCHE. DE MOSCOU À VLADIVOSTOK

Jacek Hugo-Bader
Traduit du polonais par Agnieszka Zuk
Noir sur Blanc
Paris, 2012, 528 pages

EN SIBÉRIE

Colin Thubron
Traduit de l'anglais par Katia Holmes
Gallimard, coll. « Folio »
Paris, 2012, 480 pages

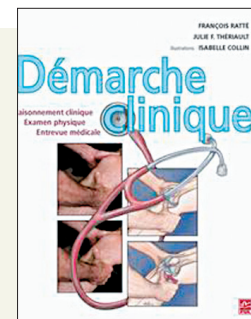
LA VITRINE



MICK
SEX AND ROCK'N'ROLL
Christopher Andersen
Traduit de l'anglais par Dominique Defert et Carole Delporte
JC Lattès
Paris, 2012, 416 pages

Les membres des Rolling Stones ont tellement forniqué et consommé d'alcool et de drogues de toutes sortes qu'on ne peut que se demander par quel miracle le groupe a pu se rendre à son cinquantième anniversaire, fêté cet été. Dans une sulfureuse et documentée biographie consacrée à Mick Jagger, leader de la formation britannique, Christopher Andersen, journaliste américain longtemps associé aux magazines *Time* et *People* et biographe de vedettes (les Bush, Clinton et Obama, ainsi que les membres de la famille royale britannique), trace un portrait sans retouches du rocker immoral, incarnation du turbocapitalisme spectaculaire. Défoncé presque en permanence jusqu'à la cinquantaine au moins, dévoré par un sauvage appétit sexuel tous azimuts, immature sur le plan relationnel (il a mis du temps à reconnaître certains de ses six ou sept, on ne sait plus trop, enfants), Jagger, écrit malgré tout Andersen, a su cultiver son mythe et « son nom résume à lui seul une époque de l'humanité ». Cette biographie, basée notamment sur de nombreux témoignages des membres de l'entourage de la vedette assouvissent notre penchant pour le voyeurisme, mais n'est certes pas recommandée pour les cours de morale ou de santé publique.

Louis Cornellier



DÉMARCHE CLINIQUE
RAISONNEMENT CLINIQUE,
EXAMEN PHYSIQUE,
ENTREVUE MÉDICALE
François Ratté, M.D., et Julie F. Thériault, M.D.
Illustrations : Isabelle Collin, M.D.
Presses de l'Université Laval
Québec, 2012, 664 pages

Une idée reçue veut qu'il faille absolument connaître l'anglais pour étudier en médecine, même au Québec, puisque la documentation pertinente produite dans ce champ utiliserait maintenant ce seul idiome. Il faut donc applaudir sans réserve la publication de *Démarche clinique*, un vrai manuel de médecine en français, conçu par les médecins François Ratté et Julie F. Thériault, et joliment illustré par leur collègue Isabelle Collin, à l'intention des étudiants en médecine de l'Université Laval. Volumineuse introduction au raisonnement clinique, à l'examen physique et à l'entrevue médicale, ce manuel, par son existence, a aussi une portée politique et culturelle. Il vient rappeler à tous que les Québécois n'ont pas à abdiquer leur identité pour s'adonner à la médecine de pointe. Souhaitons que toutes les facultés de médecine du Québec le mettent au programme ou, du moins, s'en inspirent.

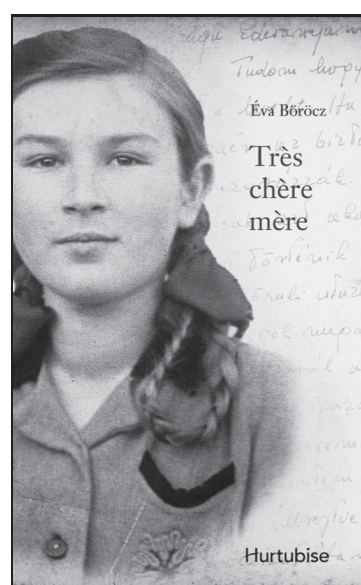
Louis Cornellier



DU VENTRE DE LA BALEINE
Michael Crummey
Traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Boréal
Montréal, 2012, 448 pages

Ça commence comme une histoire de survenant. Et c'en est une. Mais on comprend vite qu'il s'agit plus largement d'une histoire de « survenance ». Dans *Du ventre de la baleine*, troisième roman de l'écrivain terre-neuvien Michael Crummey, un homme arraché d'un seul coup au néant ébranle l'existence d'une petite communauté isolée de Terre-Neuve pendant la seconde moitié du XIX^e siècle. Bienvenue à Paradis Profond : quelques centaines d'âmes dispersées dans des bicoques accrochées à un paquet de roches posé en équilibre au bord de l'océan. Dans le ventre d'une baleine échouée, à une époque où la mer ne donnait plus rien, où « les jardins poussaient sous la pluie implacable et chaque hiver menaçait de les enterrer tous », on retrouve un jour le cadavre d'un homme au milieu d'un banc de capelans non digérés. Surtout, il portait sur lui une odeur de poisson que les années n'arriveront jamais à effacer. Un personnage effacé qui sera durant tout le roman une sorte de fil conducteur autant qu'un révélateur des tensions sociales, religieuses, économiques et familiales de ce minuscule bout du monde. Longue genèse, foisonnante, en zigzags, flirtant avec le fantastique, *Du ventre de la baleine* s'étend sur des dizaines d'années et met en scène une nuée de personnages à la généalogie compliquée. Un récit fondateur truculent qui possède tous les attributs du genre : folie animale et sexualité primitive, beuveries, meurtres, jalousies, exils, un soupçon de surnaturel. Et beaucoup de misère noire.

Christian Desmeules



Découvrez le Québec des
années 1950 avec les yeux
et le cœur d'une immigrante
hongroise de 18 ans.

Hurtubise
www.editionshurtubise.com



XYZ
éditeur



www.editionsxyz.com

Denis Thériault

La fille qui
n'existait pas



Denis Thériault

La fille qui
n'existait pas

Ils étaient huit...

ESSAIS

La philosophie positive de John White



LOUIS CORNELLIER

Professeur de philosophie au cégep de Sainte-Foy de 1967 à 2005 et père, notamment, des journalistes Marianne et Patrick White, John White est mort, en janvier 2012, des suites d'un cancer du cerveau. Avant de quitter ce monde, il tenait à «laisser un legs philosophique», écrit son fils dans la préface de *Volontairement bon*, le livre-testament de son père, étonnamment publié aux éditions Publistar, d'habitude plus versées dans la pacotille que dans l'essai philosophique.

S'inspirant à la fois de Socrate, qui croyait que nul ne fait le mal volontairement, et d'Aristote, selon qui la vertu est une habitude à développer, John White, un catholique pratiquant, insiste «sur l'orientation fondamentalement bonne de l'homme» et sur la nécessité de la cultiver au quotidien pour contrer la tendance tout aussi humaine à «s'attarder au mal».

White, en effet, constate chez ses contemporains «la fâcheuse habitude de voir davantage le mal que le bien autour d'eux». Il la diagnostique dans leur difficulté à croire les bonnes nouvelles et dans ces réflexes qui consistent à ne pas voir les qualités des autres, à critiquer facilement, à se plaindre, à prêter de mauvaises intentions à autrui et à blâmer les médias. Ces attitudes, explique-t-il, engendrent la tristesse, la peur, la colère, le découragement et parfois même la haine, alors que la paix et la joie devraient être nos habitats naturels.

À partir de ce constat, White ne suggère pas «de mettre des lunettes roses pour regarder la réalité», mais bien de «chercher la vérité, laquelle exige d'appeler le bien et le mal par leur nom». Or, cette vérité, selon lui, demande de reconnaître que le mal est second par rapport à «la bienveillance naturelle de l'homme», qui est première, même si elle risque, faute d'être entretenue, de s'égarer. «Je n'affirme pas, précise White, que l'être humain fait spontanément et régulièrement du bien à ses semblables, mais que sa nature l'incline à vouloir le faire. Il a donc une semence de bienveillance déposée en lui. Chacun passera de l'inclination à l'acte selon qu'il aura su faire mûrir cette semence.»

Des indices de bonté

L'«homme», affirme donc White, n'est pas d'abord un «loup pour l'homme» et nous ne sommes pas une «bande d'égoïstes». Le philosophe énumère sept indices qui lui permettent de fonder, pour ainsi dire, sa thèse d'une propension chez l'humain «à vouloir le bien des autres».

Le premier est l'existence de l'aide humanitaire, un geste le plus souvent gratuit et volontaire qui «découle de l'amour naturel que nous vouons à tout homme du seul fait qu'il est un humain». Cet amour, souligne White, est si spontané «que les démagogues soucieux d'entretenir au sein des troupes l'hostilité envers le groupe ennemi doivent recourir à toutes sortes de précautions pour empêcher leurs membres d'entrer en contact avec le camp ennemi».

Le deuxième indice est notre sensibilité devant la misère des autres. Découvrir le malheur de certains peuples au bulletin de nouvelles suffit, en effet, à nous accabler. Il y a, ensuite, notre soif de justice, présente en nous dès l'enfance, et notre honte de l'égoïsme. «Ressentant la difformité de l'égoïsme», note White, chacun tente de cacher son manque d'altruisme», une constatation qui rejoint celle

de La Rochefoucauld affirmant que «l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu».

Notre désir d'éviter de peiner les autres, les bienfaits ressentis en les aidant, de même que l'opinion de certains psychologues comme Rogers et Maslow constituent d'autres indices de «la bonté de la nature humaine et [de notre] penchant naturel à l'altruisme».

Comment expliquer, alors, comme l'écrit saint Paul aux Romains, que «je ne fais pas le bien que je veux, mais le mal que je ne veux pas», ou encore, comme l'écrit White, que «cet altruisme de cœur ne se traduit que trop rarement par un altruisme de fait»?

Recours à la volonté

Pour surmonter ce décalage, saint Paul s'en remettait à la «loi de l'Esprit», qui est une grâce. Or, certains, à tort ou à raison, ne reconnaissent pas cette loi et se croient privés de la grâce. La morale, alors, peut prendre le relais, mais l'élan vers le bien qu'elle impose demeure fragile en ce qu'il relève d'une motivation extrinsèque. En d'autres termes, avec la morale ou la loi, je fais le bien non pas tant parce que je le veux que parce qu'il le faut.

White, qui évite ces zones un peu savantes, nous invite plutôt à adhérer à une éthique des vertus. L'altruisme qu'il prône «doit prendre racine dans la volonté de la personne». Il s'agit, selon lui, de s'exercer à développer quatre qualités: la liberté face aux désirs, le courage, la justice et la sagesse. Pour y arriver, «il appartient à chacun de nous d'accomplir en lui-même l'évolution personnelle requise pour mener à terme ces élans naturels», écrit-il.

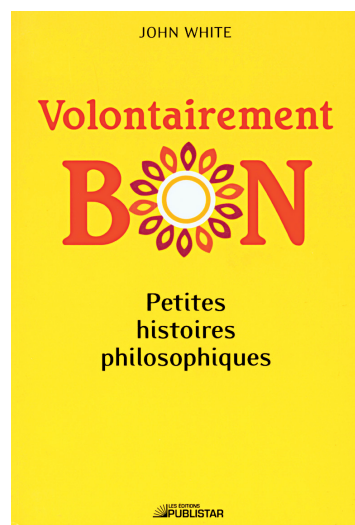
Ce recours à la seule volonté individuelle pour actualiser les bonnes inclinations de notre nature humaine constitue le maillon faible de la réflexion de John White. En faisant presque totalement l'impasse sur le rôle des institutions sociales (l'école, le travail, la politique, la démocratie, les lois) dans l'entreprise d'humanisation de l'être humain, White s'enferme dans un individualisme philosophique méthodologique qui confine à la pensée magique. Saint Paul savait que, pour devenir bon, la volonté ne suffit pas. Il comptait sur l'Esprit de Dieu. En l'absence présumée de ce dernier, de nouveaux relais s'imposent, que White néglige pour s'en remettre à une sorte de «gros bon sens» qui, on devrait le savoir, n'existe pas.

«Réflexion pratique sur notre conception de la condition humaine», comme l'écrit Gérard Lévesque en postface, cet essai, présenté sous une couverture qui atteint des sommets de quêtainerie, n'est pas exempt de naïveté et de raccourcis, mais l'invitation qu'il formule à prendre la vie du bon côté est moins cucul qu'elle en a l'air.

VOLONTAIREMENT BON

Petites histoires philosophiques
John White
Publistar
Montréal, 2012, 160 pages

louisco@sympatico.ca



Sociologie des prix Nobel

La politicologue française Josepha Laroche propose une analyse instructive des prestigieuses récompenses

LOUIS CORNELLIER

Attribués depuis 1901 dans cinq catégories (physique, chimie, médecine, littérature et paix) et depuis 1969 dans une sixième (économie), les prix Nobel jouissent d'un prestige incontesté, mais les dispositifs institutionnels qui les entourent sont mal connus. Dans *Les prix Nobel. Sociologie d'une élite transnationale*, un ouvrage plutôt savant mais néanmoins accessible, la politicologue française Josepha Laroche propose une instructive analyse de ces derniers.

Alfred Nobel, inventeur de la dynamite et riche industriel suédois, souhaitait, par ces prix, «consacrer une œuvre accomplie en faveur du progrès et de la civilisation» et combattre, ce faisant, l'ignorance et l'absence d'éthique qui engendrent les guerres et nuisent à la démocratie. Laroche montre que ces vœux continuent de déterminer l'attribution des prix et que le rituel qui accompagne le processus transforme les récipiendaires «en figures emblématiques de renommée planétaire», les dotant ainsi d'une aura qu'ils doivent investir dans la promotion de la ligne diplomatique des Nobel de défense des droits de la personne contre la raison d'État. Les prix Nobel, explique-t-elle, jouent deux rôles principaux: ils définissent des normes (esthétiques, scientifiques, politiques) et prescrivent des pratiques (la paix, la démocratie, une science aux applications concrètes).

Pour obtenir un Nobel, continue Laroche, «il convient donc d'occuper une position institutionnelle stratégiquement rentable», ce qui explique que les récipiendaires forment une sorte de «caste endogame» à



HENRI CARTIER-BRESSON / MAGNUM

Irène et Frédéric Joliot-Curie, récipiendaires en 1935 du prix Nobel de chimie pour leurs travaux sur la radioactivité. On les voit ici photographiés à leur domicile en 1944.

dominante occidentale. Si l'obtention d'un Nobel peut donner un élan à une carrière ou décupler l'influence du lauréat, elle peut aussi, en imposant «la contrainte d'un rôle public bien cadré», accabler le gagnant (un terme plus juste que le mot «nommé» employé dans ce livre).

Marie Curie (1903 et 1911) affirmera par exemple que sa vie, et celle de son mari, «a été

gâchée par les honneurs et la gloire». L'écrivain nigérian Wole Soyinka (1986) dira avoir

«compris ce que peut ressentir une proie talonnée par une meute qui veut l'attaquer».

Effet pervers

Laroche, au passage, souligne un autre effet pervers du Nobel. Aujourd'hui, dans le monde de la science, le fait d'attribuer le prix à des individus (pas plus de trois par prix) conforte le mythe du génie solitaire, une réalité qui n'a plus cours dans cet univers dominé par les groupes de recherche.

Tout concourt, dans l'institution des Nobel, à faire croire à la création d'une «caste de l'excellence» qui serait justifiée de cultiver «une prétention à l'universel». Or, conclut Laroche, il y a là un danger, puisque les Nobel «n'échappent bien sûr pas plus que d'autres à des partis pris idéologiques» et qu'«à trop exercer leur magistère, à trop mobiliser leur notoriété, à multiplier les prises de parole tous azimuts, le risque pourrait exister, à terme, de voir s'effriter ce capital d'admiration dont les crédites les opinions publiques».

Ce solide essai ne discrédite pas les Nobel. Il nous permet d'avoir un regard lucide sur cette célèbre institution.

Collaborateur
Le Devoir

LES PRIX NOBEL SOCIOLOGIE D'UNE ÉLITE TRANSNATIONALE

Josepha Laroche
Liber
Montréal, 2012, 190 pages

Nos Patriotes servis à la jacobine

MICHEL LAPIERRE

La défaite du Parti libéral du Québec, le 4 septembre, ne saurait faire oublier que cette formation, malgré le conservatisme qui la dénature depuis longtemps, remonte, ne serait-ce qu'à cause de son nom, au libéralisme du XIX^e siècle. Cet ancien courant d'avant-garde, incarné par Papineau, effraie tant plusieurs collaborateurs du livre *La culture des Patriotes* qu'ils préfèrent y voir un républicanisme «néo-romain» cher aux amis de l'ordre!

Publié sous la direction de Charles-Philippe Courtois et Julie Guyot, l'ouvrage collectif laisse tout de même la place à une interprétation objective de l'esprit qui façonna les Patriotes. Les contributions de Bernard André, de Gilles Gallichan et de Gilles Laporte le prouvent.

En lisant André, nous comprenons que les tenants des Lumières, comme Pierre du Calvet (1735-1786), polémiste français qui vécut chez nous, et le journaliste Henri-Antoine Mézière (1771-1846), natif de Montréal, comptent parmi les précurseurs des Patriotes. Gallichan n'a pas à nous contraindre à reconnaître que Papineau louait avec raison l'«inflexible intégrité» du député Pierre-Stanislas Bédard (1762-1829), défenseur avant lui de la démocratie et de la liberté d'opinion.

Mais les collaborateurs Lucille Beaudry et Marc Chevrier brouillent les cartes en rattachant la pensée de Papineau et des autres Patriotes à «un discours républicain néo-romain, distinct du libéralisme». Ce discours, ils l'ont trouvé chez les historiens anglo-saxons J. G. A. Pocock et Quentin Skinner, qui soutiennent l'avoir eux-mêmes discerné dans la révo-

lution puritaine de l'Angleterre du XVII^e siècle.

Nos deux politicologues de l'UQAM avouent se permettre ainsi une «relecture» des thèmes de 1837. Ils prétendent la faire «par-delà l'antagonisme entre le conservatisme et le libéralisme qui a pendant si longtemps caractérisé les interprétations de notre histoire». À quoi ressemble ce républicanisme «néo-romain» qu'ils contemplant et qui ensorcelle également Courtois, l'instigateur du livre?

À une attitude qui assimile «la vertu à la virilité», répond Stéphane Kelly, le plus clair des collaborateurs, en s'appuyant sur l'historien américain Lance Banning. Il précise: «C'est une éthique acharnée, querelleuse, combative.» Ne s'agit-il pas du jacobinisme, ce républicanisme autoritaire? Mais oui!

Kelly déplore que, «dans un monde envivé de libéralisme», les jacobins servent aujourd'hui de repoussoirs par opposition aux libéraux. Il est proche d'Eric Bédard, qui, dans sa contribution, félicite Louis-Georges Harvey (dont la prose figure aussi dans le livre) «d'avoir tourné le dos» à l'«épistémologie du progrès» et au «grand "métarécit" libéral» en démontrant «la forte teneur républicaine du discours patriote».

Ils sont au moins six à insinuer que l'insurrection de 1837-1838 fut conservatrice sans avoir le courage d'enoncer clairement leur chimère.

Collaborateur
Le Devoir

LA CULTURE DES PATRIOTES
Collectif
Septentrion
Québec, 2012, 232 pages

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES
VINGT ANS

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

L'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL) convie tous ses membres à son assemblée générale annuelle (AGA)

LE JEUDI 13 SEPTEMBRE À 14H

Attention - changement de lieu :
AUDITORIUM DU CENTRE D'ARCHIVES
DE MONTRÉAL
535, avenue Viger Est

L'AGA sera précédée de la table ronde :
Rouvrir la loi 51 : défis et enjeux
Le jeudi 13 septembre de 9h 15 à 11h 15

Participants :

Denis Vaugeois, éditeur, ancien ministre du Parti québécois et père de la loi 51

Gérald Larose, président du Comité sur les pratiques commerciales dans le domaine du livre en 2000

Louise Guillemette-Labory, directrice associée, Bibliothèques, Direction du développement culturel et des bibliothèques au Service du développement culturel de la Ville de Montréal

Ghislain Roussel, avocat et ancien secrétaire général et directeur des affaires juridiques de Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Pierre Bourdon, libraire, distributeur et éditeur

Le journaliste Pierre Maisonneuve animera cette table ronde

Tarifs : gratuit pour les membres de l'ANEL
50 \$ non-membres

L'AGA ET L'ATELIER :
UN SEUL LIEU ET UN SEUL NUMÉRO DE RÉSERVATION

Nolwenn Celli, celli@anel.qc.ca
514 273-8130, poste 223

anel.qc.ca

Patrimoine canadien Canadian Heritage

Nos livres à JUSTE prix